

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothee se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Deuil](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-09-18

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitOui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°76/104-107

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 155-156, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/98-108

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°40 Lundi 18 5 heures et demie

Oui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au Ciel. Mais pourquoi dites vous encore aujourd'hui : " C'est affreux, c'est horrible d'être restée sur cette terre " ! Est-ce d'un tort ou d'un malheur que vous voulez parler ? Dearest, cette phrase me pèse sur le cœur. Et pourtant Dieu sait s'il y a dans vos douleurs, dans vos regrets ; quelque chose que je ne connaisse pas, que je ne sente pas comme vous, avec vous, pour moi, pour vous ! Vous m'aviez inspiré par là, avant, bien avant le 15 juin avant ce fatal 15 février, qui m'a frappé du même coup, vous m'aviez inspiré un intérêt bien vif, un intérêt mêlé d'attrait et de respect. Je ne regardais jamais sans attendrissement votre deuil immobile, vos yeux qui se détournaient ou s'abaissaient sans cesse pour cacher ou retenir des larmes. Et depuis ! Depuis, il y a eu le 15 Février et le 15 juin. J'ai droit sur vous, Madame. J'ai droit que sans rien oublier de vos regrets, sans rien ôter à ces créatures chéries qui vous ont quittée, vous ne disiez plus qu'il est horrible d'être restée sur cette terre. Que dirais-je donc, moi ? N'ai-je pas perdu ce que vous avez perdu ? N'avez-vous pas reçu de moi ce que j'ai reçu de vous ? Ne nous sommes nous pas, tous deux en deuil, tous deux le cœur bien malade, ne nous sommes-nous pas tendu la main avec consolation, avec espérance ? Je doutais moi ; j'hésitais. Je ne doute plus. Vous ne m'avez pas ôté mon mal vous ne m'avez pas rendu ce que Dieu m'a retiré. Mais vous m'avez donné un bien immense. Vous avez fait que dans cette balance si incertaine de biens et de maux qui s'appelle la vie, le bon bassin s'est trouvé de nouveau rempli, rempli d'un trésor. Dites-moi aussi cela de vous, Madame. Je le sais, je le crois, j'en suis sûr. Mais dites, redites le moi.

Mardi 7 h. 1/2

Vous voudriez regarder tout un jour dans le Val Richer. Voici un miroir très fidèle où vous verrez tout le jour d'hier, tous les événements, tous les acteurs Il est sept heures. Je suis encore dans mon lit, dans ma petite chambre, après mon cabinet à l'extrémité nord de la galerie. Je n'entends rien, excepté les vaches du fermier qui mugissent en allant paître. Je me lève. Je passe dans mon Cabinet. J'allume moi-même mon feu. Je vous écris. Nous sommes seuls, parfaitement seuls, point de bruit, point de mouvement, ma porte bien fermée. Un peu après huit heures, je l'ouvre. Mon valet de Chambre m'apporte des Eaux Bonnes. J'en bois un grand verre. Je sors à l'autre bout de la galerie, mes enfants, qui ont épié le moment où l'on entrait chez moi, accourent en sautant, criant ; Henriette crie un peu moins fort. Guillaume a un son de voix charmant qu'il défigure affreusement pour étouffer la voix de ses sœurs. Avec eux, je dis bonjour en passant à Mad. de Meulan dont la chambre est la première de ce côté de la galerie. Je vais chez ma mère. J'y passe un quart d'heure. Mes enfants déjeunent dans deux chambres, à côté ; une grande soupe que Mad. de Meulan partage avec eux. Je rentre dans mon cabinet. Je bois un second verre d'Eaux-Bonnes. Je me promène quelques moments dans la galerie, regardant mes livres, mes gravures, arrangement nouveau, encore incomplet, et qui m'amuse. Je rentre décidément. Je fais ma toilette. J'écris des lettres. J'attends la vôtre. Vous ne savez pas, personne n'a jamais su comment j'attends, à quel degré d'impatience intérieure je puis arriver. Pendant que j'attends, tout le monde

s'occupe. Mlle Chabaud, cette amie de ma mère dont je vous ai parlé, donne à mes filles une leçon d'anglais. Ma mère fait lire Guillaume. Après leur prière, faite ensemble chez leur grand-mère, mes filles apprennent par cœur des vers français, des dialogues anglais, un peu d'histoire et de géographie. Mad. de Meulan travaille dans sa Chambre, fait de la tapisserie, colle des gravures, coupe et prépare du linge à coudre par me filles et par les femmes, le tout pour le Val Richer. Je suis descendu deux fois pour voir si la poste arrivait. Elle arrive enfin. On m'apporte le paquet dans mon Cabinet. J'y prends mes lettres c'est-à-dire ma lettre. J'envoie à chacun les siennes. Je ferme m'a porte. Je lis, je relis. J'achève et je cache ma lettre. La poste s'en va.

Il est onze heures. Le déjeuner sonne. Nous descendons tous, moi donnant le bras à ma mère, mes enfants avec des cris de joie. Ils sont très bruyants. A table ils parlent, parlent. Je les arrête un peu. Je dis à Henriette : « Sais-tu que Mad. de Lieven a deviné que tu étais très bavarde ? Elle me regarde, sa physionomie s'altère un peu, bien peu, des larmes tombent sur le petit visage gai, serein, qui ne se décompose jamais. Mais le sont bien des larmes. Elle est affligée, offensée que vous la croyiez bavarde. Je l'appelle. Elle vient à moi. Je la console Je lui dis que je vous ai souvent parlé d'elle, que vous avez bonne opinion d'elle. Elle est consolée et retourne en riant à sa place. Le déjeuner finit. Le temps est passable. Nous allons, nous promener, c'est-à-dire errer ensemble dans le jardin, dans le potager, le long des haies, autour de la pièce d'eau. Mes enfants cueillent des noisettes, ramassent les pommes tombées ! Je cours avec eux sur les gazons car nos près normands sont de vrai gazons de jardin. Guillaume tombe, roule, se plaint, grogne, recommence. On se moque de lui. Il est sensible à la douleur et facile aux larmes. On lui en fait honte. Presque une heure se passe ainsi. Pour me promener loin dans les bois, faire une vraie course, j'aime à être seul ou mieux que seul. La promenade en troupe à la file sans recueillement et sans intimité ne me plaît pas. Je l'évite quand je le puis sans être trop maussade. Nous rentrons. Je place, avec Mad. de Meulan, deux gravures de plus dans la galerie, une belle Ste Famille de M. Ingres et une Lecture de Virgile à Auguste. Nous aurons fait nous-mêmes tout cet arrangement. Les ouvriers d'ici manquent de goût et de patience. Et cela remplit le temps qu'on passe ensemble. Je me rétablis dans mon Cabinet. Je relis plus d'une fois. Je ne compte pas mes plaisirs. Je travaille Je voudrais dire quelque part avec quelque détail ce que je pense de l'état démocratique de la société parmi nous. Je commence à l'écrire. Chacun s'occupe chez soi. Mes filles viennent me voir deux ou trois. fois dans la matinée. Nous causons, un peu d'anglais. un peu d'arithmétique. Un ouvrier me dérange. Il vient poser dans ma chambre un devant de cheminée. Du froid me venait par là. Il ne m'en est plus venu cette nuit. Mad. de Meulan est le grand surveillant, le grand directeur des ouvriers. Ils ont pour elle beaucoup de considération beaucoup plus que pour moi.

Il est six heures un quart. On sonne le dîner. Point d'incident à table. Nous remontons chez ma mère. Grande récréation. On se décide pour le bal. Mes deux filles s'établissent sur des chaises, dans l'embrasure de la fenêtre. Guillaume va leur dire tour à tour : " Mademoiselle voulez-vous me faire l'honneur de danser avec moi la contredanse prochaine ? " La contredanse commence à deux, par un galop. J'interviens. A quatre, on va. Je ne puis venir à bout de leur apprendre à faire la chaîne anglaise. Je me retire du bal. Il finit. On regarde, on arrange de petits plâtres moulés sur des médailles des pierres antiques, et qui doivent prendre place dans des cadres noirs, aux deux bouts de la galerie. Il est neuf heures et demie. Mes enfants vont se coucher. A dix heures, je pars aussi. Je rentre chez moi. Hier, j'étais un peu las. Je me suis couché. J'ai lu une demi-heure dans mon lit, un récit

de l'expédition Anglaise de l'Inde en Egypte, en 1800, par un homme de mes amis, M. de Noé, qui servait alors dans le 10e régiment de ligne anglais envoyé contre Tippoo Saïb. Son récit m'endort. J'ai bien dormi.

A quatre heures, j'ai été éveillé. J'ai rêvé éveillé, une demi-heure, si doucement ! Et je vous écris. Est-ce assez complet, assez exact ? Je vous garantis que vous avez tout sauf la présence réelle. Adieu. Un adieu provisoire. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. Il est déjà 9 heures et demie.

10 heures 1/2

Comment avez-vous si chaud ? Ici il pleut toujours. Mais n'importe. Appuyez-vous, sur moi. Je vous soutiendrai longtemps, aussi longtemps que vous voudrez, que vous permettrez adieu. Le véritable adieu. Ils le sont tous. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 40. Val-Richer, Lundi 18 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-18.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 23/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/952>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 155-156

Date précise de la lettre Lundi 18 septembre 1837

Heure 5 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

91013

Qui, moi aussi j'ai bien souvent regardé au ciel. Mais pourquoi d'inter vous encore aujourd'hui: « C'est affreux, c'est horrible d'être « vertue sur cette terre » ? Est ce d'un tort ou d'un malheur que vous voulez parler ? Dearest, cette phrase me pèse sur le cœur. Et pourtant Dieu sait s'il y a dans vos douleurs, dans vos regrets, quelque chose que je ne connaisse pas, que je ne sente pas comme vous, avec vous, pour moi, pour vous ! Vous m'avez inspiré par là, avant, bien avant le 15 Juin, avant le fatal 15 Février qui m'a frappé du même coup, vous m'avez inspiré un intérêt bien vif, un intérêt mêlé d'attrait et de respect. Je ne regardais jamais sans attendrissement votre deuil immobile, vos yeux qui se détournent ou s'abaissent sans cesse pour cacher ou retenir des larmes. Et depuis !... Depuis, il y a eu le 15 Février et le 15 Juin. J'ai droit sur vous, Madame. J'ai droit que, sans rien oublier de vos regrets, sans rien ôter à ces créatures chéries qui vous ont quitté, vous ne disiez plus qu'il est horrible

Votre volée sur cette terre. Que dirais-je donc,
moi ? N'ai-je pas perdu ce que vous avez perdu ?
N'avez-vous pas reçu de moi ce que j'ai reçu
de vous ? Ne nous sommes nous pas, tous
deux en deuil, tous deux le cœur bien malade,
ne nous sommes nous pas tendu la main avec
l'émulation, avec espérance ? Je doutais, moi ;
j'hésitais. Je ne doute plus. Vous ne m'avez
pas ôté mon mal ; vous ne m'avez pas rendu
ce que Dieu m'a retiré. Mais vous m'avez
donné un bien immense. Vous avez fait que,
dans cette balance si incertaine de biens et de
maux qui s'appelle la vie, le bon bassin s'est
trouvé de nouveau rempli, rempli d'un trésor.
Dites-moi aussi cela de vous, Madame. Je
le sais, je le crois, j'en suis sûr. Mais dites,
redites-le moi.

Paris 16. 12

Vous voudriez regarder tout un jour dans le Val
Richer. Voici un miroir très fidèle où vous verrez
tous le jour d'hui, tous les événements, tous les acteurs.

Il en sept heures. Je suis encore dans mon lit,
dans ma petite chambre, après mon cabinet à
l'extrémité nord de la galerie. Je m'étends bien, occupé

le vaucher de fa
me lire. Je pu
mon feu. Je vo
Stule, point de
bien formé. Un
vales de Chambr
un grand verre
mes enfans, qu
chez moi, acco
un peu moins
charmant qu'il
voix de ses de
à mad^e de Mo
de ce côté de l
passe un quasi
leur chambre, p
meusan partag
cabinets. Le bo
me première q
me livres, mes
inconspicues, ce
fait ma toilette
Vous ne savez p
j'attends, à qu
puis arrivés.
occupe. M^{lle}

je donc,
avez perdu?
j'ai reçu
vous, la
malade,
main avec
moi, moi;
ne savez
as rendu
m'avez
fait que,
bons et de
l'assim. Tout
d'un bras.
une. Je
ris d'inter,

le val
vous voyez
le, actives
mon lit,
et à
B. suis, accepte

les roches de fermiers qui mugissent en allant paître. Je
me lève. Je passe dans mon cabinet. J'allume moi-même
mon feu de bois de chêne. Vous souvenez-vous, parfaitement
Stato, point de bruit, point de mouvement, ma porte
bien fermée. Un peu après huit heures, je l'ouvre. Mon
valet de chambre m'apporte de l'eau. Bonne. Un bain
un grand verre de lait. À l'autre bout de la galerie,
mes enfants, qui ont éprouvé le moment où l'on entre
chez moi, se couvrent en sautant, criant, Henriette me
un peu moins fort, Guillaume à un son de voix
charmant qu'il se figure affreusement pour étouffer la
voix de ses sœurs. Avec eux, je suis toujours en passant
à mad^e de Meulan dans la chambre est la première
de ce côté de la galerie. Je vais chez ma mère. J'y
passe un quart d'heure. Mes enfants dînent dans
leur chambre, à table, une grande soupe que mad^e de
Meulan partage avec eux. Je rentre dans mon
cabinet. Je bois un second verre d'eau. Bonne. Je
me promène quelques moments dans la galerie, regardant
mes livres, mes gravures, arrangements nouveaux, encore
incomplets, et qui s'amuse. Je salue de l'œil. Je
fais ma toilette. J'écris des lettres. J'attends la vôtre.
Vous ne savez pas, personne n'a jamais vu comment
j'attends, à quel degré d'impatience intérieure je
suis arrivée. Pendant que j'attends, tout le monde
s'occupe. M^{lle} Chabaud, cette amie de ma mère dont

Je vous ai parlé de mes filles, une leçon d'anglais
 ma mère fait lire Guillaume. Après leur prière, faite
 ensemble chez leur grand-mère, mes filles apprennent
 par cœur des vers français, des dialogues anglais, un
 peu d'histoire et de géographie. Mad^e se met à
 travailler dans sa chambre, fait de la tapisserie, colle
 des gravures, coupe et prépare du linge à coudre par
 ses filles et par les femmes, le tout pour le Nat. Kiches.
 Le soir descendu deux fois pour voir si la poste arrivait.
 Elle arrive enfin. On m'apporte le paquet dans mon
 cabinet. J'y prends mes lettres, c'est-à-dire ma lettre.
 J'envoie à chacun la sienne. Je ferme ma porte. Je
 lis, je relis. Puckin et je cache ma lettre. La
 poste s'en va. Il est onze heures. Le déjeuner
 sonne. Nous descendons tous, moi donnant le bras
 à ma mère, mes enfants avec de, c'est-à-dire de
 sont très bruyants. À table, ils parlent, parlent. Je
 les arrête un peu. Je dis à Henriette: « Sais-tu
 quelque mad^e de Lieven a deviné que tu étois tra-
 « bavante ? » Elle me regarde, sa physionomie
 s'altère un peu, bien peu, des larmes coulent sur
 le petit visage gai, Sercein, qui ne se décompose
 jamais. Mais ce sont bien des larmes. Elle est
 affligée, offensée que vous la croyiez bavante. Je l'appelle.
 Elle vient à moi. Je la console. Je lui dis que je vous
 ai souvent parlé d'elle, que vous avez bonne opinion
 d'elle. Elle est consolée et retourne en riant à sa

regarde au lieu
 aujourd'hui : a
 « resté sur cette
 malheur que
 phrase me p
 fait s'il y a
 quelque chose
 sentie par l'ant
 pour vous !
 bien avant le
 qui m'a frapp
 inspiré un m
 d'attrait et d
 sans attendre
 yeux qui se
 cette pour ca
 depuis !
 le 15 Juin.
 écrit que, la
 bien être à
 quitté, vous

place. Le déjeuner finit. Le temps est passable. Nous
 allons nous promener, c'est à dire errer ensemble dans
 le jardin, dans le potager, le long des haies, autour de
 la pièce d'eau. Mes enfans cueillent des noisettes, ramassent
 les pommes tombées. Je cours avec eux sur les gazons,
 car nos père & mère sont de vrais gars de jardin.
 Guillaume tombe, roule, se plaint, grogne, recommence.
 On se moque de lui. Il est sensible à la douleur et
 facile aux larmes. On lui en fait honte. Lorsque une
 femme se passe ainsi. Pour me promener bien, dans les
 bois, faire une vraie course, j'aime à être seul, ou
 mieux que tout. La promenade en troupe, à la file,
 sans recittement et sans intimité, ne me plaît pas.
 Je l'évite quand je le puis sans être trop mauvaise.
 Nous retrouvons. Je place, avec mad^e de Meulan, deux
 gravures de plus dans la galerie, une b. G. l'Étymologie
 de M^r Ingres et une lecture de Virgile à Auguste. Mon
 oncle fait pour moi-même tout cet arrangement. Les
 ouvrages d'art manquent de goût et de patience. Et
 cela remplit le temps qu'on passe ensemble. Je
 me rétablis dans mon cabinet. Je relis plus d'une
 fois. Je ne compte pas mes plaisirs. Je travaille.
 Je voudrais dire quelque part, avec quelque détail, ce
 que je pense de l'état démocratique de la société
 publique nous la connaissons à l'étranger. Chacun s'occupe
 chez soi. Mes filles viennent me voir deux ou trois
 fois dans la matinée. Nous causons, un peu d'anglais,
 un peu d'arithmétique. Un cousin me réveille. Il
 vient pour dans ma chambre son devant de cheminée.

Le froid me venait par là. Il ne m'en est plus venu
cette nuit. Mad^e de Menton est le grand surveillant,
le grand directeur des ouvriers. Ils ont pour elle
beaucoup de considération, beaucoup plus que pour
moi. Il est six heures, un quart. On donne le dîner.
Point d'incident à table. Nous remontons chez ma
mère. Grande récréation. On se décide pour le bal.
Mes deux filles s'établissent sur des chaises, dans
l'embrasure de la fenêtre. Guillaume va leur dire
tout à loisir à Mademoiselle, voulez-vous me faire
l'honneur de danser avec moi la contredanse
prochaine? La contredanse commence à deux,
par un galop. Intervièns. à quatre, on va de
me puis venir à bout de leur apprendre à faire
la chaîne anglaise. Je me retire du bal. Il finit.
On regarde, on arrange des petits plâtres, moules
sur des médailles, des pierres antiques, et qui
doivent prendre place dans des cadres noirs, sur
deux bouts de la galerie. Il est neuf heures et
demi. Mes enfans vont se coucher. À dix heures,
je pars aussi. Je rentre chez moi. Bientôt, j'étais
un peu las. Je me suis couché. J'ai lu une
demi-heure, dans mon lit, un récit de l'expédition
anglaise de l'Inde en Egypte, en 1800, par un
homme de mes amis, M^r de Mac, qui servait alors
dans le 10^e régiment de ligne anglais, envoyé contre
Sippoo Saïb. Son récit m'endormit. J'ai bien dormi.

À quatre heures
deux heures, si

En ce cas
que vous avez
à dire provisoire
la poste. Il est

Comme vous
n'importe approuvé
longtemps, ainsi
permettez. L'ère